

1987

21

LA SUBLIMATION: EMPLATRE OU SINAPISME

Paru in *Cahiers IV*, 1987, p.70-83, CCAF, (La pratique de l'analyse freudienne, Congrès des 31 mai & 1er juin 1986, à Lyon),

Si l'illusion est le dernier mot de la sublimation quel rapport entretient-elle avec l'idéologie? La sublimation n'est-elle pas une forme de l'aliénation?

J.Lacan, *Cahiers pour l'analyse*, n°3, p.11, "Réponses aux étudiants sur l'objet de la psychanalyse".

Chacun se souvient que parmi les avatars de la pulsion il est une voie en court-circuit qui évite la voie du refoulement et que Freud nomme la sublimation. A ce titre la sublimation peut être considérée comme un point de départ, le refoulement intervenant quand la voie de la sublimation est impraticable, ou au contraire comme un point d'aboutissement, d'issue, par delà des difficultés propres au refoulement.

Or, s'agissant de voies, la sublimation a souvent été décrite comme une voie paradoxale, et ceci dès les premières formulations de Freud à son sujet, au point qu'elle paraisse comme une sorte de voie en impasse, ne comportant nulle espérance de progrès. C'est ainsi que dans son séminaire sur « Le moi dans la théorie de Freud » et dans « La technique de la psychanalyse » (Seuil), à la dernière page (séance du 29 juin 1955-p.375), Lacan s'inscrit en faux contre la doctrine de Heinz Hartmann qui tend à faire du moi une puissance supérieure, un pur esprit, une instance autonome comme si nous pouvions exiger des sujets qu'ils aient des tendances supérieures à la vérité :

"Qu'est-ce que cette tendance transcendante à la sublimation? s'écrie Lacan, Freud la répudie de la façon la plus formelle dans l'Au-delà du principe du plaisir. Dans aucune des manifestations concrètes et historiques des fonctions humaines, il ne voit la moindre tendance au progrès, et cela a bien sa valeur chez celui qui a inventé notre méthode. Toutes les formes de la vie sont aussi étonnantes, miraculeuses, il n'y a pas de tendance vers des formes supérieures."

En avril 1975, lors d'un exposé fait dans le cadre des journées des cartels, Lacan surenchérit sur une question de Paul Lemoine relative à l'articulation entre la sublimation et le symptôme en disant: "C'est bien pour cela que je pose la question de savoir si la psychanalyse est un symptôme" (*Lettres de l'École Freudienne*, n°18, p.154). C'est même un symptôme rassurant (cf. LEF, n°18, p.270).

D'où l'idée, qui a fait son chemin depuis, que l'issue d'une cure, pour autant qu'elle s'avérerait didactique et aboutirait à la formation d'un analyste, serait un symptôme, à peine plus "sympathique" qu'un autre, symptôme qui serait donc l'impasse à quoi s'ouvre la passe.

A situer du côté de ce symptôme (que serait l'analyse) le transfert de travail, on rejoint l'idée communément admise que la sublimation en fin de cure s'inscrit sous forme de production, l'épithète d'artistique ne venant le plus souvent que masquer la face d'illusion que cette activité comporte. A se situer au plus près du réel ne confère à aucune production nul caractère de sublimité, au sens de ce que Hartmann cherche à promouvoir et ce que Lacan, avec Freud, récuse.

Cette impasse Lacan la repère dans les propres formulations de Freud, et ceci dès son séminaire sur l'Éthique (séance du 13.1. 1960). C'est ainsi que, loin de se tenir à la plasticité du *Trieb* et à ses limites, Freud dans ses *Trois Essais...* mettrait en relation la sublimation avec ses effets sociaux les plus évidents, avec ce qu'il appelle *Reaktionsbildung*. Ainsi, pour Lacan :

"il illustre tel trait de caractère ou/et le trait acquis de la régulation sociale comme quelque chose qui, loin de se faire dans le prolongement, dans le droit fil de la satisfaction instinctuelle, nécessite la construction d'un système de défense vers l'antagonisme de la pulsion anale; c'est-à-dire fait intervenir une contradiction, une opposition, une antinomie fondamentale dans la construction de ce qui peut s'appeler sublimation d'un instinct, introduisant donc le problème d'une contradiction, d'une antinomie, dans sa propre formulation."

Cette complexité du problème posé par la sublimation chez Freud, et la difficulté avec laquelle Lacan l'énonce, ont suffi à larguer l'auditoire de Lacan pour un temps et explique les commentaires embarrassés de certains de ses élèves relativement à la sublimation, tels qu'il ont été produits depuis.

Il conviendra d'attendre le séminaire de Lacan sur la « Logique du fantasme » pour que ce terme de sublimation vienne enfin trouver sa place dans ce que Lacan nomme le schéma du quadrangle, pour qu'apparaisse une sorte de mise à plat de ce qu'elle sous-tend. Ce schéma est notamment produit dans la séance du 11.1.1967, et repris dans les *Lettres de l'École Freudienne* (n°2 p.18) par les soins de Jacques Nassif. Le point-pivot de ce quadrangle est ce moment de l'aliénation qui s'énonce : "ou je ne suis pas ou je ne pense pas", figuré en haut et à gauche par la conjonction des cercles eulériens représentatifs (à gauche) du « je ne suis pas », et (à droite) du « je ne pense pas ». Ce choix Impossible du vel aliénant comporte deux solutions antithétiques qui sont celle du passage à l'acte (figuré en haut et à gauche dans un schéma produit plus tard: (LEF, n°3, p-13) pour autant que le sujet répète l'aliénation fondamentale en l'infléchissant vers le "je ne pense pas" de l'acting out (en bas à gauche) qui fait pencher le sujet du côté de l'inconscient et du "je ne suis pas". La quatrième position de ce quadrangle Lacan la réserve à la sublimation et dans son séminaire du 22 février 1967 il l'introduit en disant quelques mots relatifs au rapport de la vérité au symptôme :

"Dans la pratique radicale qu'est la psychanalyse, dit LACAN, le langage est solidaire de la vérité, qui est à concevoir comme une émanation du champ de l'Autre (à considérer comme disjoint) et cette vérité se fait reconnaître en ceci, qu'elle nous surprend et qu'elle s'impose, par exemple, quand elle se manifeste de façon énigmatique dans le symptôme, cette opacité subjective."

Nous voyons clairement qu'ici aussi se pose la question de l'articulation de la sublimation au symptôme, à cette opacité subjective qui persiste dans la *Verleugnung* de l'acte, et dans l'acte analytique en particulier, ainsi qu'il en sera question dans le séminaire de l'année suivante sur l'Acte psychanalytique, précisément.

Notons au passage que l'acting out, comme "champ de l'Autre éliminé" (LEF n°3, p.16), est le point où "la relation à la vérité est supprimée", ainsi que Lacan l'avait mentionné dans son séminaire sur les « Problèmes cruciaux de la psychanalyse », à la séance du 19.5.1965 à propos du jeu d'une petite fille avec son père. Le sujet s'y situe, dit Lacan, comme : "lavé de tout soupçon de savoir".

C'est un point de la question de l'acting out qui semble avoir été laissé en blanc par ceux et celles qui, travaillant alors en cartel, ont avancé divers points de vue sur la question, au congrès de l'EFP à Strasbourg, en mars 1976, cartel dont il convient de rappeler qu'on lui doit l'initiative de la création des Cartels Constituants.

Bref, ce qu'il advient de la vérité dans la sublimation devra nous retenir dans ce qui suit. Contentons-nous de remarquer que la sublimation doit, selon Lacan, "nous permettre de comprendre ce dont il s'agit dans cette opacité subjective que Freud articule comme satisfaction de la répétition." (LEF n°3 p.16).

L'important est que Lacan fait jouer à la sublimation, au sein du quadrangle, à l'égard de l'acting out le même rôle que joue le passage à l'acte vis-à-vis de l'aliénation. Mais d'un autre regard : "ce qui sépare la sublimation du passage à l'acte doit avoir quoique chose de commun de ce qui sépare la répétition de l'acting out" (p.17). C'est important en effet lorsqu'on voudra tresser le noeud topologique de la sublimation.

En attendant, si lors de l'acting out ou du passage à l'acte quelque chose se perd, c'est au contraire, par le biais de la sublimation que quelque chose se crée, et c'est ce que Lacan nous présente lorsqu'il dit: (LEP n°3, p.26) :

"Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce soit toujours par identification à la femme que la sublimation produise l'apparence de la création. S'il peut y avoir dans certaines activités humaines "création" ou "poésie", c'est que se manifeste en elles cette sorte de don d'un objet qu'on n'a pas et qui s'évanouit, le phallus tout puissant."

Si, par conséquent, la sublimation connote ce passage à une position féminine, mais aussi à celle, analytique, d'un évanouissement du phallicisme, nous voyons qu'en plus: le passage (par la diagonale du transfert et de sa double boucle) du vel aliénant à sa "solution" sublimée: engendre une transmutation du doute en certitude, dont le sujet d'outre-passe pourra s'autoriser. Que là puisse s'ouvrir le champ à proprement parler du travail théorique c'est ce que Lacan pouvait espérer puisqu'il en était venu à souligner que l'oeuvre de sublimation ne se limite pas à l'oeuvre d'art, mais qu'elle "s'étend à toute activité qui reproduit cette structure ($I-a = a^2$), au travail théorique, par exemple."

C'est ce qu'il pouvait espérer, avons-nous dit, pour autant que l'expérience de la passe devait lui en fournir la confirmation.

A ce sujet, on doit tenir pour acquis qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, et que si, dans de rares cas, une telle vue se trouve confirmée, dans bien d'autres les témoignages sont plutôt divergents.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que constater la cohérence des vues de Lacan quant à ce temps de la sublimation en tant que tributaire de l'opération du transfert. Transfert lui-même soutenu par le bord de la double boucle ou du huit intérieur, ainsi qu'il a pu l'illustrer à l'occasion.

Cette double boucle contient la clé de ce paradoxe qu'il avait repéré, déjà chez Freud, à propos de la sublimation. N'est-ce de cette double boucle qu'il a situé, en son temps, le paradoxe de Russel relatif aux « analystes qui ne s'analysent pas eux-mêmes », pour autant qu'ils formeraient 'classe' ? ».

Pour ma part je ne puis faire état que de ma surprise de trouver (et l'aurais-je trouvée si je ne la connaissais déjà?) une représentation de cette double boucle sculptée dans la pierre de la cathédrale d'Amiens, où, dans un médaillon en forme de trèfle, le Sage est censé contempler cette double boucle, figurée par deux roues coaxiales. A savoir quelque chose devant représenter l'union de l'esprit et de la matière (cf. Christian Jacq: *Le message des constructeurs des cathédrales*, Éditions du Rocher). Disons que cette "union" est ce qui fait question dans le fantasme pour autant que ses deux vecteurs: aliénation et sublimation (séparation) correspondent à l'évidence aux opérations alchimiques du *solve et coagula*.

Pour dérangeante qu'elle soit, nous fermerons ici cette parenthèse en soulignant que Lacan a précisément tenté de mettre à plat :

« ce point conceptuel où se sont articulés le plus de nuages et le plus de faux-semblant, je veux parler de la sublimation, autour de laquelle se boucle et s'inscrit l'assiette subjective, en tant que la répétition est sa structure fondamentale, et qu'elle comporte cette dimension essentielle de la "Befriedigung" » (LEF n°3, p.16).

Si en effet cette satisfaction, cette *Befriedigung* pacifiante était à mettre au compte d'un acte sexuel posé comme existant, on devrait pouvoir suivre la métaphysique lorsqu'elle se donne les gants de définir ce qu'il en est de "Kṛta" et de "Prākṛit", d'animus et d'anima et toute la lyre" (LEF, n°4, p.14) mais là est le hic où Lacan nous arrête sur le pente jungienne: d'acte sexuel il n'en est point. La sublimation n'est point l'effet d'une rencontre au sens où ce qui serait rencontré serait une "personne". S'il nous arrête au seuil du personnalisme, au seuil de ce qu'il appelle "la momerie des promoteurs de la personne" (LEF n°4, p.71) c'est que Lacan tient à une certaine négativation du phallus qu'il note moins phi ($-\phi$), à un "suspens posé sur l'organe mâle", qu'il connote d'un renversement de sens, d'une impossible subjectivation du sexe (LEF, n°4, p.73.-74). D'où les éventualités d'une sublimation qui ne serait atteinte que par les détours obligés du passage à l'acte (phobique) et de l'acting out (pervers). En effet la voie de la sublimation implique le passage par la castration que les détours susnommés tendent à éviter.

C'est toutefois par la voie de la vérité que cette castration se trouve être perméable et Lacan remarque à ce propos que "si on élimine la dimension de la vérité, toute interprétation n'est que suggestion." (LEF, n°4, p.101). A condition, bien entendu de ne pas confondre vérité et exactitude. Si le champ du quadrangle est celui du fantasme et que ce dernier a une "signification de vérité" il convient de donner au fantasme la portée d'un axiome (LEF, n°4, p.107).

A ce point de notre parcours sur les traces de la sublimation il convient de remarquer que le terme de sublimation disparaît du vocabulaire de Lacan après sa tentative de la mettre en rapport avec le nombre d'or (du rapport dit anharmonique), tentative dont il s'est lui-même gaussé par la suite. Il est clair que sa proposition d'octobre 1967 sur la passe a remis les pendules à l'heure avec pour conséquence la désaffection croissante, assez méritée, pour le terme de sublimation. De même, peu d'auteurs se sont souciés de ce qu'il pouvait recouvrir, notamment la fameuse traversée du fantasme, qui dans l'après-coup s'éclaire au gré du cheminement, ou de la stratégie que Lacan a crû devoir adopter, notamment sur le plan institutionnel.

Il n'en reste pas moins que ses textes les plus anciens attestent de l'importance qu'il accordait à la sublimation, notamment lorsqu'il dit (*Écrits*, p.II7) que :

"la fonction du complexe d'Oedipe /.../ dans sa normalité est SUBLIMATION qui désigne /.../ un remaniement identificatoire du sujet /.../ une identification secondaire par l'introjection de l'imaginaire du parent du même sexe."

Dans son article sur "La Famille" il insiste sur: "l'exemple extra-ordinairement transgressif du père quant à l'interdiction primordiale", et sur le fait qu'il "exalte au plus haut degré la tension de la libido et la portée de la sublimation".

Il va même jusqu'à noter que la carence du père "vient à tarir l'élan instinctif comme tarir la dialectique des sublimations." Ce rapport de la sublimation à la fonction paternelle il le reprend dans son séminaire sur l'Éthique (séance du 10.2.1960) par référence à la position de FREUD à l'égard du recours structurant de la puissance paternelle comme une sublimation, dans son Moïse et le Monothéisme. Il note à ce propos l'impasse que constitue le saut de la sublimation et le fait que nous ne pouvons la motiver historiquement hors du recours au mythe. D'autre part dans son séminaire du 13.3.1963 il parle de l'amour-sublimation en tant qu'il permet à la jouissance de condescendre au désir alors qu'un des problèmes que pose le fantasme c'est précisément de savoir comment rendre la jouissance apte au désir.

A présent que nous avons produit le centrage qui nous permet d'envisager la sublimation sous l'angle de la procédure de la passe, et sachant l'incommodité de la position de l'analyste puisque son acte ne peut que faire symptôme, il semble moins forcé de dire, par exemple, que la sublimation n'est qu'emplâtre posé sur la douleur d'exister, ou bien qu'elle n'est que sinapisme à révolutionner l'organisme afin de le rendre apte au travail.

Évidemment, ces effets ne sont le fruit que d'une modification subjective, d'une "subversion topologique" (*Scilicet* 4, « Étourdit », p.29), d'un éclair théorique (séminaire sur la « Logique du fantasme », LEF, n°3, p.16), qui, dans un moment fécond, apporte cette *Befriedigung*, cette satisfaction, qui succède à la sidération et à l'étrangeté d'un tel moment de franchissement, rarement sinon obtenu, du moins reconnu comme tel dans la cure. Que seule la structure du mot d'esprit soit de nature de permettre une telle reconnaissance en dit long sur la sublimation, mais aussi sur tout ce qu'on a pu fourrer sous un tel label.

Un coup d'œil rapide sur ce qu'ont produit sur le thème de la sublimation certains parmi ceux censés être familiarisés avec l'enseignement de Lacan. Coup d'œil non exhaustif bien évidemment, qui ajoute à notre embarras dès lors qu'il appert que l'essentiel de ce que Lacan a pu articuler sur la sublimation en 1967 est resté lettre morte et que personne ne semble s'être avisé que dans le virage pris avec la problématique de la passe c'est encore de la sublimation qu'il s'agit dans ce que Lacan met en place à partir d'octobre 1967.

Sous le titre "La sublimation, création ou réparation", paru in *Ornicar?* n°25 en 1982, Catherine Millot s'autorise de Mélanie Klein pour parler du vide en tant que manque produit par le signifiant, en lieu et place du phallus, et pose cette question: "la sublimation consiste-t-elle à boucher le trou résultant du forage du signifiant?"

Il s'agirait là d'une création "dont le modèle est l'activité du Verbe en tant qu'il engendre ex nihilo, à partir du rien"... "Loin d'être de comblement, la visée de la sublimation serait la reproduction du manque dont elle procède".

Dans cette même revue (*Ornicar ?* n°19), en 1979, Michel Sylvestre avait produit une "Mise en cause de la sublimation", où il avait suggéré que le suffixe *ierung*, dont Freud use dans *Sublimierung*, met l'accent sur un processus inachevable et circulaire. "La sublimation est un circuit". Sylvestre insiste sur la face d'inhibition que comporte la jouissance de la *Befriedigung*, la satisfaction que la sublimation est censée apporter, par le biais de la fameuse "inhibition quant au but" dont serait touchée la pulsion dans la sublimation. Il se laisse emporter sur cette pente qui va de la dé-séxualisation au report de l'intérêt du sujet pour le sexe sur ce qui n'est pas le sexe, pour faire resurgir le fantôme du *Wisstrieb*, la pulsion épistémophilique.

Cette pente est inévitable, en effet, si l'on ne prend pas celle autrement plus difficile qui, avec Lacan, passe de l'ab-sens du sexe à l'ab-sexe de cette autre jouissance à quoi la sublimation donne accès et par laquelle il convient de re-passer. La définition que nous donne M. Sylvestre de la sublimation en tant que "processus par lequel la poussée (*Drang*) pulsionnelle cantonne son action au déplacement de l'investissement et à la substitution de son représentant", et qui "implique que l'inhibition du corps écarte la satisfaction sexuelle, celle-ci s'effectuant par le symptôme", écarte par là-même la question qu'il pose plus loin, qui est de savoir "s'il y a un accès possible à la jouissance, c'est-à-dire au Réel, en dehors de l'accès qu'ouvre la symptôme". A vrai dire il y a place pour un "écart" paradoxal dont on pourrait rendre compte par la voie de la topologie. Cet écart, qui n'est autre que l'écart qui s'introduit entre les mythologies respectives que Freud puis Lacan nous proposent pour parler de la pulsion, chacun l'idéalise à sa façon, certains n'hésitant pas à exiger qu'il soit tranché, même contre toute évidence. Dans ce domaine comme dans d'autres Lacan faisait mine de ne s'intéresser qu'à ceux ou celles qui, sur le fil de ce tranchant, prenaient le risque d'aller plus loin que lui. Ecartait-il pour autant la difficulté propre au dégagement d'une voie moyenne? c'est ce que certains de nos jours envisagent avec scepticisme sinon avec une pointe d'ostracisme. Est-ce parce qu'il avait un certain penchant pour la voie moyenne que feu M.Sylvestre s'est vu taxer d'épicurien? S'il est des noms qui nous viennent dans l'après-coup de notre disparition c'est bien au taux de notre castration qu'ils nous sont octroyés.

Sur une voie régrédiant dans le temps, nous trouvons, à propos de sublimation, un travail de Colette Soler produit au cours des journées des cartels en juin 1975 (LEF, n°18) où, au gré d'un a priori d'école (déjà!), l'auteur s'en tient au dire de Lacan sur la sublimation tel qu'il se développe dans son séminaire sur l'Éthique. Ce qui garde sa pertinence dans cet exposé c'est le fait que la jouissance, la *Befriedigung* sublimatoire, comporte une face de nocivité (en tant qu'objet l'analyste est bien un déchet qui menace de polluer la planète), en relation avec le "vide central de la Chose" évoqué par Colette Soler. Vide qui se creuse au prix d'un attentat dont la victime est l'image de l'autre, la specularité en tant que telle; que le désir en pâtisse, ainsi que Lacan s'en explique dans son séminaire sur l'acte analytique, semble répugner à l'universitaire qui s'inquiète de ce qu'il adviendra lorsque le livre sera mangé.

Si telle est en effet une des implications majeures de la sublimation, effet de desêtre, certes, ainsi que Guy le Gaufey semble en éprouver les "stigmates" (LEF, n°18, p.153), notons qu'il inspire davantage un Juan-David Nasio, quelques pages plus loin (p.168) de ce même recueil, quand il pose la question de la sublimation chez le psychanalyste. Pourtant s'il parle d'impasse et d'aliénation de l'analyste il persiste à croire que la sublimation peut lui porter sinon remède du moins un certain savoir. "La Chose est jouissance exclue", clame-t-il encore, pour ajouter que cette jouissance exclue vient déterminer un lien social, pensant probablement au discours analytique. On aurait pu espérer qu'il reviendrait sur ces thèmes dans son livre: *L'Inconscient à venir*. Or, ce à quoi il nous conduit dans son chapitre sur "l'objet de la pulsion" c'est à un mythe, celui de la femme emmurée, qu'il emprunte à Marguerite Yourcenar, mythe de la femme emmurée, non pas dans une tour, mais plus couramment dans une fontaine, symbole paradoxal de l'ouverture de l'inconscient à l'oeuvre dans la sublimation. Mais le mythe n'est-ce pas de l'ordre de ce qui d'une existence individuelle vient marquer la langue qui l'a portée?

La question de la sublimation telle que Lacan l'a abordée à partir de son "quadrangle" n'a fait l'objet que d'une seule reprise à notre connaissance, et ce par Erik Porge, dans son article: "Acting out, désir de l'analyste et sublimation" (LEF, 19, p.302-312). Reprise timide, qui montre toutefois que c'est par le biais d'un rêve que se produit pour Lucy Tower l'éclair théorique qui lui permet de rectifier sa position d'analyste, face à un acting out de son patient. On peut se demander si c'est bien à elle que Porge pense lorsqu'il écrit (fort judicieusement, si c'est bien le cas) : "Le désir leurre le sujet sur cette possibilité de jouissance [de l'Autre] mais il ne peut faire qu'aller à sa rencontre. Et sans 'a', c'est-à-dire : sans une "impossibilité à sa satisfaction complète", le désir ne se soutient plus.

Tout aussi correctement il situe la sublimation comme conjonction de deux manques, celui du petit 'a' et du moins phi ($-\phi$), conjonction destinée à se répéter. Que l'ouverture de l'inconscient, notamment celui de l'analyste, soit à ce prix permet de saisir pourquoi certains tendent vers cette position intenable et malgré l'inconfort, voire l'abrutissement que cela leur occasionne: persistent et signent. Il est étonnant que personne n'ait repris les références explicites de Lacan dans son séminaire sur l'Éthique aux travaux de S.Bernfeld (*Bemerkungen über Sublimierung, Imago*, 1921, p.8) et de Heintz Hartmann (*Psychoanalytical Study of the Child*, 1945 et passim) de façon à montrer le glissement qui s'opère dans la conception de la sublimation dans le sens d'une idéalisation, avec les tenants de la Psychologie de l'Ego. Quels qu'aient été les efforts de LACAN afin de purger la sublimation de ses sublimités inévitables, cette notion reste indécrottablement liée au surgissement espéré d'individus supérieurs "parfaitement analysés", espoir dont se trouve marqué l'ensemble des travaux qui ne se situent pas explicitement dans le sillage de l'enseignement lacanien. A titre indicatif, c'est le cas d'auteurs qui, en 1974, ont publié sous le titre collectif "Psychanalyse du génie créateur", dans la collection « Inconscient et Culture » (chez Dunod) ou encore ceux qui ont traité directement de "La sublimation, voies et impasses", dans les n° 33 & 34 de la revue *Topique* (Epi). Parmi eux Christian David (*Topique*, n°34), sous le titre "La sublimation, concept ou valeur", insiste sur "l'obscurité persistante du concept de sublimation" et sur son "hypercomplexité".

Il met en garde contre la tentation d'idéaliser un processus dont on serait conduit "à minimiser les composantes destructrices et antisexuelles". Toutefois la "capacité de sublimation", en tant qu'acquis de la cure, est amalgamée aux "dons" de l'analysant qui vont être "polarisées en fonction de l'analyste", ce qui plaiderait davantage en faveur de l'excellence de l'Être de l'analyste que de son desêtre. Cet auteur cite largement Jean Laplanche qui, d'abord dans *Psychanalyse à l'Université* (tome 2, n°7, juin 1977, "Faire dériver la sublimation") puis dans ses *Problématiques* (III: La sublimation, P.U.F. 1980) entreprend une vaste étude sur la *Sublimierung* freudienne, à partir d'un schéma en forme de dièdre dont il illustre l'étaiyage (*Anlehnung*) des pulsions sexuelles sur les pulsions dite d'auto-conservation (*Problématiques* III, p.37), pour enchaîner sur le clivage de la pulsion. Son commentaire de la métapsychologie freudienne, fort pertinent au demeurant, souffre de ce que cette métapsychologie se trouve être étudiée pour elle-même alors que, comme le démontre à souhait le dernier paru des inédits freudiens, Freud la produit comme paraphrase d'un mythe.

Argument: La sublimation: emplâtre ou sinapisme?

(Présenté par S. STOIANOFF. C.C.A.F. congrès de Lyon, les 31 mai et 1er juin 1986, sur la pratique de l'analyse freudienne. A propos de la levée du refoulement.)

A partir du schéma du quadrangle proposé par Lacan lors de son séminaire du 11.01.1967 sur la « Logique du fantasme » il appert que ce qui est élaboré par Lacan au titre de la sublimation est relatif à l'issue de la cure et prépare sa proposition d'octobre 1967 sur la passe. Que le symptôme analytique soit le fruit d'une telle issue dit assez que la sublimation, indécrottement liée à l'idéal, ailleurs, doit être considérée, ici, tout au plus comme emplâtre posé sur la douleur d'exister, ou comme sinapisme propre à réactiver le transfert de travail. Brève bibliographie.